1re année. N° 1. 1er Décembre 1919

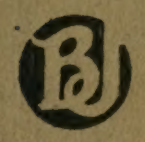
LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS



PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois.* Douze francs**

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Tome I

(1919-1920)



PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. N° 1. 1er Décembre 1919

A nos Lecteurs,

...Ces quelques mots : notre déclaration d'état civil. Nous ne sommes point une grande revue. Les querelles de doctrines, pour passionnantes qu'elles soient, ne trouveront pas ici l'arsenal offensif et défensif qu'elles empruntent volontiers. Nous ne serons les champions d'aucun parti, d'aucune école, d'aucun cénacle. L'art est une chose respectable et multiforme que nous nous garderons de réduire aux dimensions d'une formule.

Voulons-nous donc fermer l'oreille au tumulte des idées ? Point. Mais il nous parviendra sous les espèces d'échos. Notre critique sera courtoise et nous éviterons l'anathème comme la louange arbitraire, — parce que nous aimons l'art.

Nous n'avons pas de prétentions solennelles. Nous ne songeons a réformer ni l'art ni les artistes. C'est en curieux avertis que nous regarderons les expressions des idées contemporaines, et non point en professeurs. La simple raison, toute nue, et l'information analytique, toute objective, ne sont-elles point le meilleur guide et faut-il descendre en lice, armé de pied en cap, pour nous entretenir avec vous de choses d'art ?

Nous ne sommes point une grande revue. Les articles d'opinion ne sont point notre fait. Nous laissons donc à nos grands confrères le soin et la mission d'offrir aux gens de goût comme aux savants des travaux définitifs. Nous serons, si bon vous semble, un courrier. Nous imaginons que, plus peut-être que le dogmatisme, de simples nouvelles de la vie artistique, puisées chez les maîtres comme dans les salles de vente, sur la scène comme chez les amateurs, dans les musées comme chez les marchands, sauront vous intéresser et vous plaire.

Il nous a semblé qu'un tel courrier vous manquait. Nous nous sommes avisés de répondre à votre désir. En toute indépendance, sans liens d'aucune sorte avec aucun intérêt, avec l'unique souci d'être clairvoyants, et de comprendre avant de juger, nous créons ce Bulletin, *fait pour ses lecteurs et non pour nous. Le seul bénéfice que nous voulons en tirer est moral. Aussi nous en avons confié la rédaction à des écrivains dont la haute probité est pour vous comme pour nous la plus sûre garantie : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau et Pascal Forthuny. Nous n'avons tous ici qu'une ambition commune : c'est que notre* Bulletin *nous fasse honneur.*

LES ÉDITEURS.

Coulisses...

Est-ce la guerre, la grande coupure, qui a changé tout cela? Il y avait autrefois, dans tout vernissage, quelques figures traditionnelles. Dans les galeries de l'escalier, c'était le peintre — toujours le même, — qui retouchait son envoi — toujours le même. Devant les toiles incomprises, circulait la pléiade respectueuse, famélique et chevelue des espoirs d'après-demain. Devant certains nus téméraires, l'on voyait le modèle, maîtresse d'esthète aux bandeaux romantiques, grave, solennelle, officiant...

Comme ceci est loin! Les augures de taverne sont périmés; les rapins odorants sont démodés. Les artistes se sont faits simples quand ils ne sont pas confortables. Ils travaillent, méditent, essaient, et l'honnêteté de leur effort est infiniment sympathique.

⁂

On « vernit ». On vernit toujours, au Salon d'Automne. Dans le « coup de feu » du placement, dans la fièvre des suprêmes décisions, les membres du Comité s'évertuaient. Lebasque, froid et correct, conseillait d'heureuses rectifications. Charles Guérin, massif, qu'escortait Vallée, fragile, agile et fidèle, allait des allégories tragiques de Vallotton aux femmes élastiques de Van Dongen. Valtat, placeur en chef, s'éparpillait. Exposants, journalistes, camarades, se disputaient les lambeaux de M. Bonifay, secrétaire général de la Société, tandis qu'en silence, relieurs, céramistes et brodeuses ordonnaient leurs vitrines avec des gestes maternels, puis bondissaient en arrière, pour juger de l'effet.

L'on est en retard. Personne ne s'en émeut : c'est de tradition. Les « ensembliers » feront un par un, plus tard, leur vernissage. On ignore tout encore du Salon de la Mode et de celui de la Danse. Chacun se renseigne hâtivement; personne n'apprend rien. Tout le monde est ravi, parce que l'on respire ici l'atmosphère spéciale des avant-premières artistiques, riche d'idées, d'opinions qu'on ne soutiendra pas, de paradoxes qui sont sincères, de bravoure qui se tempérera.

⁂

L'on s'attendait à une invasion cubiste. C'est une déception pour les plaisants, un attrait pour les artistes. Modifié, vivifié, le cubisme d'antan se donne des airs de formule très neuve et très pensée. Quel-

ques peintres, avec sincérité, cherchent à traduire en mouvements les images consécutives que l'œil retient parfois simultanément. Ils s'ingénient à résumer une succession d'états. Les effets intermittents mais qui se répètent à intervalles réguliers, défilés militaires, fêtes foraines, fournissent des notes étrangement intéressantes.

Et tout ceci fraternise avec les portraits raffinés de Guérin, les clairs effets de plein air de Lebasque, les subtils arpèges de Bonnard, le mysticisme tendre de Maurice Denis et la piété cruelle de Desvallières, les fleurs distinguées de Laprade, le nu volontaire de Marquet, des intérieurs discrets de d'Espagnat, les œuvres senties d'Albert André, les savantes audaces d'Henri-Matisse.

Beaucoup de jeunesse, de fraîcheur, de goût, une grande cohésion dans l'effort et la curiosité, — beaucoup d'art. Jaulmes, tapissier, se fait l'émule de Le Brun.

Jean Ajalbert, qui dirige la manufacture de Beauvais, souhaitait qu'on réalisât en haute lisse une ample décoration symbolisant la guerre. Voici son vœu comblé!

*

Intéressant effort chez les décorateurs. Dans les vitrines chatoient les somptueuses poteries de Metthey, les pâtes de verre de Decorchemont, les verres décorés de Marinot, les céramiques de Lachenal, les grès bleus de Massoul. En bas, dans les galeries des « ensembliers » qui s'aménagent encore, quelques créations : le mot dit tout. Un style vraiment neuf s'élabore.

C'est la chambre à deux lits, en laque de Chine, élégamment sobre, de Jallot, et sa salle à manger de bois sculpté, au naturel, rationnelle et solide. C'est l'exquise chambre de jeune fille de Dufrêne. Gallerey poursuit ses recherches rustiques. Ruhlmann expose un meuble — un seul, mais admirable : une grande desserte en ébène diaprée, marquetée d'ivoire. Les autres... les autres suivent, composent des décors et non des meubles, cherchent des formes nouvelles dans les estampes du Directoire et du temps de Louis-Philippe.

*

Plusieurs commémorations complètent le Salon d'Automne : celle de Rodin, avec le *Balzac* dont s'effara la Société des Gens de Lettres; celle de Maufra, bon peintre de la mer; celle des morts de la guerre. Il y a là un très beau tableau. Il ne porte que des noms : ceux des trois cents artistes tombés au champ d'honneur.

G. J.

"*L'Atelier*" *de Courbet*

Le Louvre, espérons-le, va s'enrichir d'une œuvre capitale : une vaste toile, — 20 pieds de long, 12 pieds de haut, — où Courbet a évoqué toutes ses curiosités de peintre, toutes ses amitiés d'homme, tous les éléments de sa carrière : « l'histoire morale et physique de son atelier, » écrivait-il à Champfleury.

DES IDÉES

L'œuvre, qui est un chef-d'œuvre, exprime, au gré du maître, « la société dans son haut, dans son bas, dans son milieu. En un mot,



déclare-t-il, c'est ma manière de voir la société dans ses intérêts et ses passions : c'est le monde qui vient se faire peindre chez moi. » C'est une confidence que nous a faite Courbet. Mieux, c'est une confession.

La toile date de 1855. Le maître d'Ornans s'y représente lui-même « avec le côté assyrien de sa tête », peignant. Près de lui se tient, nue, un modèle féminin dont les vêtements, — splendide morceau de nature morte, — sont tombés à ses pieds. Vers la gauche se groupent diverses figures, un curé rubicond, un vieux conventionnel « tout grelu », puis « un chasseur, un faucheur, un hercule, une femme d'ouvrier, un croque-mort, une Irlandaise rencontrée dans une rue de Londres, » seulement vêtue d'un châle et d'un chapeau. A droite, voici la société mondaine et littéraire, les amis du grand peintre :

Baudelaire, Champfleury, Promayet le violoniste, Bruyas, Proudhon... Etrange besoin de certitude, de classement, d'ordre qu'affirme le programme que se traçait Courbet.

DE MAIN EN MAIN

L'œuvre fut soumise au jury de l'exposition universelle de 1855, et refusée : les pontifes du temps déclarèrent qu'« il fallait arrêter à tout prix les tendances de Courbet, désastreuses pour l'art français ». Il y a un certain ragoût à rappeler les jugements des pontifes qui décernaient, cette année-là, la médaille d'honneur à Horace Vernet. Le maître fit alors une « exhibition particulière », comme il disait, où l'on admira *l'Atelier*.

On ne le revit qu'à l'Hôtel Drouot, le 31 mai 1892, quand on dispersa les collections Haro père et fils. Acheté par Th. Desfossés, le tableau repassa en vente le 26 avril 1899; mais la mise à prix, de 100.000 francs, ne fut pas couverte, et Mme Desfossés racheta la toile. C'est d'elle que MM. Barbazanges et Cie viennent de l'acquérir, pour 600.000 francs.

LE LOUVRE INTERVIENT

Il conviendrait qu'un tel chef-d'œuvre ne quittât pas la France. MM. Barbazanges et Cie le céderaient au Louvre pour 900.000 francs (ils avaient, expliquent-ils, reçu de l'étranger une offre sensiblement plus élevée). Aussi une souscription a-t-elle été ouverte. Les musées nationaux y versent 250.000 fr. Reste à en trouver 650.000.

Les disparus

ALFRED ROLL

Une conscience. Une foi.

Une vie droite et pure, une autorité qu'on ne contestait plus, un peintre auquel, pour être un grand peintre, il n'a manqué qu'un rien sans quoi les plus belles qualités sont vaines : la sensibilité. Alfred Roll laisse une œuvre énorme, robuste, parfaitement honnête, où l'art est un évangile : Roll n'était-il pas disciple de Zola?

Mais les rédempteurs en blouse datent un peu, la perversité féminine ne se porte plus, et la peinture « de genre » n'a plus cours qu'à l'école des Beaux-Arts. Un sentiment plus jeune, un goût plus raffiné, une notion plus rationnelle des fonctions décoratives de la peinture inspirent l'art moderne.

Alfred Roll négligeait ce nouveau sens de l'art. Elève de

Gérôme, de Bastien-Lepage, de Bonnat, il n'a jamais traité que le « morceau », — son œuvre eût-elle une destination décorative déterminée. Devant ses toiles vigoureuses, on murmurait des noms : Géricault, Courbet... Roll possédait-il donc le don magnifique des généralisations? Son œuvre est d'un anecdotier supérieur : son succès en résulte; sa faiblesse aussi.

Il disait : « L'œuvre durable n'est faite que de volonté, de longue patience ». Et ceci est vrai. « Mais il ne faut pas se laisser aller à l'imprécision, ajoutait-il; abandonner un tableau quand il est inachevé; mais au contraire il importe de le fouiller toujours davantage et de le préciser. Ce serait un cruel danger pour la peinture moderne si l'on agissait autrement. » Et ceci est moins vrai — sous cette forme.

Ces lignes résument la doctrine d'Alfred Roll. Il croyait périlleux de contrôler les formules qu'il avait apprises et qu'appliquait sa volonté tenace. Chaque œuvre nouvelle attestait l'inflexibilité d'une conviction que rien n'altéra jamais. Jusqu'au bout Roll y est resté fidèle; il est demeuré le plus éloquent des bons rhétoriciens de l'Ecole, — le meilleur de ses élèves. G. J.

Les Prix de Rome

Au dix-huitième siècle, on les eût annoncés sous forme d'épigrammes. Nous serons plus ternes : il faut rester « dans la note ».

Les différentes sections de l'Académie s'étaient pourtant ingéniées à proposer des thèmes heureux.

C'était, pour les peintres, « *Jeunesse et Vieillesse* » ; le prix échut à M. Rigal, élève des ateliers Baschet, Royer et Déchenaud, et Mlle Cormier, élève de Ferdinand Humbert et de Renard, partageait avec M. Bécat, élève de Flameng, les deuxièmes récompenses.

Pour les sculpteurs c'était *la Victoire ramenant le héros au foyer familial.* M. Jeanniot, élève d'Injalbert obtint le premier grand prix, M. Delamare, élève de Coutan, le second.

La Fraternité sur le champ de bataille était le thème offert aux graveurs en médaille. M. Gaston Lavrillier, élève de Vernon, de Patey, d'Injalbert et de Flameng, ira à Rome, plus heureux que M. Turin, élève de Vernon, Patey et Coutan, et que Mlle Mouroux, élève des ateliers Marqueste, Hanneaux, Noël et Bottée, qui emportent les seconds prix.

Plus traditionnels, les graveurs en taille douce devaient interpréter une *Eve avant le péché.* C'est à un tout jeune artiste, M. Decaris,

âgé de dix-neuf ans, élève de Cormon, qu'Eve a souri. Un second grand prix échoit à M. René Godard, élève de Waltner, Ferrier, Sulpis et Flameng.

Enfin la section d'architecture offrait un thème intéressant : le *Palais de la Ligue des Nations à Genève*. L'on croyait, à examiner les projets, qu'il s'agissait d'un Panthéon. Satisfaite, l'Académie a décerné deux grands prix : l'un à M. René Carlu, élève de Laloux, Duquesne et Recoura, l'autre à M. J.-J. Haffner, élève de M. Laloux.

Conclurons-nous ? Par un mot de David : la parole du maître a crédit à l'Ecole. « Tel, disait-il à Ducis, qui fait agréablement des bergers échoue quand il peint des héros. Il faut se tâter, se connaître, et puis aller sans se forcer. »

A PROPOS DES PRIX DE ROME

C'était le matin du verdict. L'Académie en corps dissertait, dans la salle basse de l'Ecole des Beaux-Arts, sur les mérites des candidats au prix de sculpture. Ils étaient là quarante qui avaient bien de l'esprit. La porte s'ouvrit. Une silhouette mince et discrète, apparut, et, dans le grand silence tombé tout d'un coup, sous l'œil mécontent des Immortels, M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, qui venait en curieux visiter l'exposition, fit un petit tour devant les maquettes, et disparut comme il était venu. Et la discussion, rassérénée, reprit.

M. Paul Léon n'est pas — encore — de la docte Compagnie...

Un Monet très précieux

Un collectionneur de New-York vient d'acquérir, pour une très forte somme, *la Japonaise* de Monet (2 m. 32 sur 1 m. 42). Voici, d'après une lettre du peintre, l'historique de ce tableau : « *La Japonaise* n'est pas une Japonaise, mais une Parisienne costumée en Japonaise. C'est ma première femme qui a posé. Cette toile, qui date de 1876, a figuré à une des premières expositions des Impressionnistes. M. de Rasti a dû l'acheter dans une vente publique, vers cette époque, et l'a gardée très longtemps dans sa collection. » C'est à M. Paul Rosenberg que M. de Rasti l'avait cédée.



Les futures Ventes parisiennes

LA COLLECTION SÉVADJIAN

La collection Sévadjian, qui comprend des tableaux de Cézanne (cinq), de Marie Laurencin (quatre), de Renoir (trois), de Toulouse-Lautrec (une vingtaine), sera dispersée en février 1920 par M. F. Lair Dubreuil, commissaire-priseur, assisté de M. Jos. Hessel, qui, avant d'être marchand de tableaux et expert près la Cour, fut notre confrère en journalisme. *Le Temps* publiait ses documentaires chroniques de l'Hôtel Drouot. C'était au siècle dernier : pourtant leur souvenir persiste.

LA COLLECTION HAZARD

A la galerie Georges Petit, ses enchères sont imminentes (1er, 2 et 3 de ce mois). En les attendant, reproduisons ici une aquarelle de





Jongkind (*Canal de l'Ourcq*) et une figure de Manet. Commissaire-priseur, Me Lair Dubreuil; expert, M. G. Petit.

L'ATELIER EUGÈNE CARRIÈRE

L'atelier Eugène Carrière sera vendu à la salle Manzi, 15, rue de la Ville-l'Evêque, les 2 et 3 février 1920 (exposition les 30 et 31 janvier et 1er février), par M. Desvouges et M. Baudoin, commissaires-priseurs, et par MM. J. et G. Bernheim-Jeune et M. Loys Delteil, experts. Il y aura là plus de cent peintures, une trentaine de dessins, une vingtaine de lithographies, plus — de Rodin — un plâtre et deux bronzes. Toutes ces œuvres seront clichées dans le catalogue, que prépare M. Maurice Joyant.

Le Louvre pendant la guerre

Dès le 1er août 1914, le directeur des musées nationaux communiquait à ses collaborateurs les instructions du gouvernement : mettre à l'abri les pièces précieuses. On déplaça, on bastionna, on casemata ; la *Victoire de Samothrace* se blinda de sacs. Ce fut l'affaire d'une semaine.

PREMIERS DÉPARTS

Le 25 août — jour du communiqué « De la Somme aux Vosges... » — le ministre prescrivit que l'on se préparât à expédier en province force œuvres d'art, et le 28, qu'on opérât le déménagement tout de suite. En route pour la gare et pour Toulouse. La dernière voiture fut chargée le 2 septembre. 770 tableaux et deux caisses d'objets d'art (principalement de la galerie d'Apollon) avaient quitté le Louvre, plus la *Vénus de Milo*. Sauf elle, la statuaire restait. Aussi pourra-t-on ouvrir au public certaines salles de sculpture, du 1er mars 1916 au 7 février 1917 et du 1er mai 1917 au 31 janvier 1918. Les *Noces de Cana*, intransportables, continuèrent à peupler le Salon carré.

A Toulouse, on refit les emballages et on emballa ce qui avait voyagé sous cordes croisées. Le dépôt comprenait alors 125 caisses.

En 1915, 1916 et 1917, le Louvre n'évacua rien.

LA GRANDE ÉMIGRATION

En janvier 1918, — les gothas. On accumula les objets précieux dans les rez-de-chaussée du musée. On n'utilisa guère les sous-sols, trop humides.

A la mi-mars on fit partir dix caisses de dessins (1.077 pièces).

Le 23 mars, en même temps que l'ennemi progressait sur le front de la Somme, le bombardement à longue portée commença, sans d'ailleurs que s'interrompît le bombardement nocturne par avions. On boucha avec des sacs de terre les portes et les fenêtres des façades exposées et l'on dirigea sur Blois 542 tableaux en avril, 277 tableaux et 12 meubles en mai.

Au début de juin 1918, la situation militaire s'était aggravée sur l'Aisne et la Marne. De nouveau, Paris était menacé. On se remit aux caisses. L'emballeur était rare. Le coton et la fibre, rares

aussi, furent souvent remplacés par la paille et le foin, qui, mal secs, dans des caisses en bois trop vert, risquaient de fermenter. Il y eut quelques cas de fermentation, en effet; l'odeur les décela vite; on sut prévenir tout vrai dégât. Du 18 juin aux premiers jours de juillet étaient partis pour Toulouse : 24 meubles et 5 tapis de la Savonnerie; 37 caisses du département des antiquités orientales et de la céramique antique; 18 caisses et 80 tapisseries du département des objets d'art du moyen âge, Renaissance et temps modernes; une caisse du département de la sculpture des mêmes époques; 10 caisses du département de la sculpture antique.

Le 28 juillet, l'ennemi battait en retraite sur tout le front. Mais comme on se méfiait de ses avions, 24 caisses encore emportèrent à Toulouse 574 tableaux en août. Du reste, de toute la guerre, nul projectile n'atteignit le musée.

APRÈS L'ARMISTICE

De Toulouse, où quatre ans M. Paul Jamot avait veillé à la conservation du dépôt, un premier convoi arrivait au Louvre le 18 décembre 1918; un autre huit jours après. Les retours de Blois s'échelonnèrent du 10 décembre au 25 janvier 1919. Le 26 décembre 1918, avait commencé la réinstallation.

Les voyages des tableaux sont plus curieux que ceux des gens. M. Ch. Saunier a écrit *les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*, — livre passionnant. La conférence où nous avons puisé les éléments de cette note ne l'est pas moins. Elle fut prononcée devant la Société des Amis du Louvre par l'un des conservateurs du musée, M. Edmond Pottier, de l'Institut.

LE SACRIFICE DES CONSERVATEURS

Un écho de ces tragiques aventures nous est parvenu. M. Dalimier, qui présidait alors aux destinées de la rue de Valois, reçut, comme il partait pour Bordeaux, les conservateurs du Louvre. Quelque désarroi se manifestait, et les ordres manquaient de cohésion...

— Mais, monsieur le ministre, fit l'un des visiteurs, si les Allemands ne trouvent plus les tableaux du Louvre, ne craignez-vous pas qu'ils ne nous prennent pour otages?

M. Dalimier réfléchit.

— Peuh! conclut-il, les tableaux, je ne les retrouverais pas, tandis que les conservateurs...

Une Vente française à New-York



Renoir — Les Canotiers de Chatou

La collection Arthur B. Emmons, qui comprend cinq Renoirs et vingt Monets, passe en vente publique le 15 janvier 1920 à New-York, par les soins de l'American Art Association.



Claude Monet — Les Glaçons à Vétheuil

La Tour et les Allemands

L'on sait comment l'admirable série des pastels de La Tour fut, pendant l'occupation, transférée par les Allemands de Saint-Quentin à Maubeuge. Le vainqueur ne négligeait alors aucun moyen de propagande. Editant à Munich, sous le titre fallacieux d'« Imprimerie militaire » la série des chefs-d'œuvre, les Allemands se flattaient, assez lourdement, de nous révéler le génie du maître, « quasi oublié dans l'ombre d'une ville de province ».

⁂

Ce qu'on sait moins bien, c'est qu'en dépit des légendes qui circulèrent, le conservateur du musée Lécuyer et l'adjoint au maire de Saint-Quentin, M. Gibert, ne quittèrent jamais leur musée. Ce qu'on ne sait pas, — M. Henry Lapauze lui-même, dans l'excellent catalogue des pastels de La Tour que vient d'imprimer la revue *la Renaissance*, n'y fait aucune allusion, — c'est comment la précieuse collection pensa périr, à la fin de 1918.

⁂

Les Allemands multipliaient les vexations contre le conservateur du dépôt, M. Fernand Israël, qui, de toutes ses forces, s'opposait aux desseins du baron von Hadeln, d'abord, puis d'un nommé Wolff. Quand Maubeuge, en octobre 1918, fut menacée par l'avance de nos troupes, Wolff s'alarma : il voulut évacuer sur la Belgique le musée des La Tour qu'on eût chargé sur des péniches : c'était la perte des précieux pastels.

M. Israël y opposa une telle opiniâtreté que Wolff abandonna son projet. Au nom de son gouvernement, il déclara résigner entre les mains françaises toute responsabilité : l'on descendit la collection dans les caves du magasin du Pauvre Diable où les Allemands l'avaient installée. Elle y séjourna peu de temps : l'armistice vint la délivrer sans qu'elle eût souffert, et, quelques mois après, les pastels de La Tour apparaissaient au Louvre, réfugiés de guerre — les bienvenus.

⁂

Un mince ruban rouge ne récompensera-t-il pas le dévouement, le zèle, l'énergie du bon fonctionnaire qui nous les conserva ?

La Collection Hamilton

UN ROMNEY DE 1.925.000 FR.

Sa Grâce le duc de Hamilton avait une collection de portraits historiques fameuse. On l'a vendue à Londres en novembre. Le





portrait des petites Beckford, de George Romney, fut adjugé à MM. Duveen 52.000 livres, soit environ 1.925.000 fr. Nous le reproduisons.

UN AUTRE ROMNEY : L'AMATEUR BECKFORD

Il plaira aux lettrés que nous donnions en outre (grâce à M. Wildenstein qui nous communique ces photographies) un autre portrait de la même collection (adjugé 16.800 livres), — celui de ce William Beckford qui écrivit dans sa langue des pages savoureuses, mais dans la nôtre un chef-d'œuvre, *Vathek*. Romney l'a représenté enfant, donc à l'époque où, devenu orphelin, il héritait de trois millions de livres sterling. (Par des procédés ingénieux et magnifiques, il sut pourtant se ruiner, et il dut vendre Fonthill Abbey où il avait reçu en 1800 Nelson et sa sirène la seconde lady Hamilton.)

Il était né en 1759, et non en 1789 comme le dit le catalogue; et c'est en 1844 que mourut — citons Mallarmé — « ce gentleman extraordinaire; abstraction faite du talent, figure égale à celle de Brummel : quoique sur le dandy fascinateur de l'époque l'emporte peut-être l'amateur Beckford à cause de son faste solitaire ».

Ici...

— M. Léonce Bénédite songe à faire en son musée du Luxembourg une exposition Renoir. Pour mettre au point cette heureuse idée, il se rendra bientôt à Cagnes.

— La famille d'Henri de Toulouse-Lautrec et M. Maurice Joyant, son ami, donnent à la ville d'Albi nombre des œuvres de ce grand peintre. Elles seront placées dans la galerie et la rotonde d'Amboise du palais de la Bisbie, où va être établi le musée.

— Les obsèques de M. Alfred Beurdeley dont on connaît les importantes collections ont eu lieu, à Paris, le 25 novembre.

— M. Paul Gaultier succède, dans la chaire de littérature de l'école des Beaux-Arts, à M. Rocheblave, titulaire du cours d'histoire de l'art à l'Université de Strasbourg.

— Bourdelle achève, à Saint-Cloud, le buste d'Anatole France.

— Mais il ne fera pas la statue de la Victoire que réclame, pour la salle des séances, la Chambre des Députés. Les honorables s'adresseront, paraît-il, à M. Barrau, sculpteur.

— Le musée du Luxembourg et celui des Arts décoratifs ont acheté récemment deux très beaux vases de verre orné de Marinot.

— La société de la *Peinture à l'eau* ferme son salon annuel (Chaine et Simonson) le 2 décembre. — *La Cimaise* aura le sien chez Devambez, du 16 décembre au 10 janvier. — Les *Artisans français* exposeront leurs œuvres jusqu'au 20 décembre chez Geo Rouard, 34, avenue de l'Opéra. — René Durey montre une série nouvelle de paysages (Kabylie, Collioure, le Canigou, etc.) et de natures mortes chez Bernheim-Jeune, jusqu'au 13 décembre. — Le Salon d'Automne fermera ses portes le 10 décembre. — Chez Druet, les expositions Flandrin et Zingg durent jusqu'au 5 décembre.

— Le potier Henry de Vallombreuse, dont on aimait les grès pour leur galbe élégant ou rude et leurs riches couleurs, est mort à Paris, cet automne. Il était originaire de la Réunion.

— Aux Editions des Cahiers d'Aujourd'hui, où le peintre Albert André publia un si vivant *Renoir*, vient de paraître un *Bonnard* de Léon Werth, le romancier de *la Maison Blanche*, de *Clavel soldat* et de *Clavel chez les majors*. Et l'on aura bientôt, de George Besson, directeur de ces excellentes publications illustrées, un *Marquet*.

... *et ailleurs*

MUSÉES

— Le musée de Gand vient de rouvrir ses portes : sous peu, on y inaugurera quelques salles nouvelles, où figurera une collection d'œuvres de Daubigny.

— A signaler, dans le journal madrilène *El Mundo* une remarquable suite d'articles du critique Francisco Pompey, concernant le musée du Prado (chaque mardi). Notamment, le 21 octobre : une étude sur les paysages de Juan Bautista Martinez del Mazo, élève de Diego de Silva Velazquez : sages conseils aux peintres modernes, sur l'emploi et le mélange des couleurs.

— A propos du Prado : Le musée vient d'être augmenté de 22 salles, grâce à une nouvelle construction parallèle à la grande galerie centrale. Pour le centenaire du musée (novembre 1919), on aménagea les salles Rubens, Vélazquez, Greco.

— Le gouvernement autrichien va procéder à la vente des peintures, manuscrits, Gobelins, porcelaines orientales, orfèvreries et argenteries florentines, etc., ayant appartenu aux Habsbourgs, y compris tous les trésors d'art de Schœnbrunn. Le tout est estimé plus d'un milliard.

— Parmi d'autres trésors d'art, l'Autriche devra rendre, à la Pinacothèque de Modène : une *Vierge* d'Andrea del Sarto, 4 dessins du Corrège, 2 Salvator Rosa, un portrait de Dosso Dossi ; à Bruxelles : le triptyque de St Hildefonse de Rubens, des coins et médailles de Théodore van Berckel ; à la Pologne, la coupe d'or du roi Ladislas IV.

— A la Pinacothèque de Bologne, un voleur a apprécié et emporté la *Madone et l'enfant* de Francia (1450-1517).

DE QUI EST-CE ?

— Autre Madone et l'enfant, flanquée d'un saint Benoît et d'un saint Bernard : il s'agit d'une peinture, de la première moitié du XVIe siècle (?) et d'auteur inconnu, trouvée en Estramadure, dans dans un grenier. Les critiques Manuel B. Cossio et Berenson, cherchent à élucider le mystère.

— Est-ce un Rembrandt? L'œuvre, signée R. van Ryn, est passée en vente publique à Prétoria (Transvaal) : c'est une *Crucifixion*. Elle aurait été apportée dans le Sud-Africain par la femme d'Adriaan Vanderstel, proche parent des hollandais Six, « patrons » de Rembrandt.

LE PEINTRE FOU

— Le paysagiste américain Ralph A. Blakelock, récemment décédé, peignait sans gloire entre 1890 et 1900. Une douce folie le conduisit à l'asile. Ses œuvres atteignirent alors des prix très élevés. Il fut illustre. Lors ses amis le retirèrent d'entre les fous et le firent surveiller chez lui, où il continua à peindre des œuvres très recherchées. Il était né en 1847.

NOS PEINTRES AUX ÉTATS-UNIS

— Ce 1er décembre, tandis que l'exposition américaine se clôt au musée du Luxembourg, s'ouvre à New-York l'importante exposition française que M. Léonce Bénédite a organisée avec le concours de la Triennale. On la verra ensuite à Buffalo, Pittsbourg, Chicago et dans telles autres villes qui demanderont à l'hospitaliser, — tournée d'un an.

CITÉS ET MONUMENTS

— Sur le Capitole romain, on travaille activement à l'exhumation du temple de Jupiter.

— Bon nombre d'habitants d'Ypres réclament que l'on conserve la Grand'Place dans son état de ruines, comme lieu de pélerinage. « Plus nobles que celles de Pompéi ou de Rome, ce sont les plus touchantes reliques de la guerre. »

— Signalons un admirable article : *Evolution de l'architecture au Pérou* que signe M. Pedro Yrigoven, dans la revue *Mercurio Peruano*, paraissant à Lima.

— On vient d'exposer à Barcelone les plans d'urbanisation moderne de Terramar-Sitges, l'un des sites les plus nobles de la côte catalane. (C'est à Sitges que le peintre Rusiñol possède un célèbre palais-musée, mitoyen à la magnifique demeure de Miguel Utrillo.)

SIR JOSEPH DUVEEN

— Un marchand de tableaux peut-il donc contribuer au prestige intellectuel et commercial d'un pays? Oui, estime le roi d'Angleterre, puisqu'il vient de donner le titre de knight à M. Joseph Duveen.

DÉPLACEMENTS

— M. Georges Durand-Ruel s'est embarqué le 25 novembre pour New-York.

PHILATÉLIE

— La Pologne a demandé aux artistes, pour ses timbres-poste, les portraits de Paderewski et de Pilsudski. Un nouveau timbre letton s'illustre d'une aurore boréale. Le peintre Jos. Franz Renner étudie trois timbres pour la nouvelle Autriche. Un peintre arménien compose un timbre pour la République d'Azerbaïdjan, capitale Bakou. Ces recherches n'auraient pas laissé Roger Marx indifférent.

EXPOSITIONS FUTURES

— Dans un an, à Stockholm, aura lieu une exposition d'art décoratif moderne italien. La duchesse d'Aoste a inspiré ce projet dont le but est d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'art industriel de nos voisins et alliés.

— Verrons-nous, au printemps de 1920, la Nationale et les Artistes français exposer à Londres, à la Royal Academy, et la Royal Academy au Grand-Palais? On en parle.

— On organise à Tokio pour 1920 une grande exposition internationale où les arts de tous les pays auront une large place.

— L'Institut d'art industriel anglais organise pour 1920 à Christiania une exposition des arts de métiers : la section relative aux émaux sera particulièrement importante.

EXPOSITIONS RÉCENTES

— A Londres, la compagnie Canadian Pacific a eu l'idée d'exposer dans ses bureaux des œuvres relatives aux « choses de la navigation » et signées, entre autres, Fr. Brangwyn, R. Jack, Edg. Bundy.

— A l'« Academy », une exposition des *artistes camoufleurs anglais* a obtenu un grand succès.

— Quelques peintres français, à la galerie Mansard (Londres). Et diverses opinions de presse : Vlaminck? « Il est plus près de Constable que des Impressionnistes, mais il a toute l'expérience des impressionnistes derrière lui ». Matisse? « Peinture compliquée, où il y a un mouvement, un contrepoint, comme en musique ». Derain? « Un peintre délicieux ». Lhote? « Œuvres charmantes, mais nous avons vu mieux ».

UNE SCISSION

— Une révolution artistique à New-York : scission à la National Academy of Design. Phénomène analogue à celui qui se produisit à la Royal Academy de Londres, il y a quelques années, et, chez nous, lors de la naissance de la Société Nationale des Beaux-Arts. Création d'une nouvelle société de peintres, sculpteurs, graveurs indépendants, pour protester contre le tardigrade exclusivisme des « Olympiens ». Plus de jurys! Plus de comités! La nouvelle société recevra tous les artistes que refusera la National Academy.

A L'ABRI

— Le peintre et collectionneur américain L. C. Tiffany vient de donner sa superbe propriété de Long Island et une somme importante (25 millions), pour la création d'un « abri » où des artistes ayant déjà prouvé du talent pourront travailler sans souci « dans un décor sympathique, loin des entraves de la vie et des conventions des écoles ».

EXPORTATION D'ARTISTES CAUCASIENS

— Le ministère de l'Instruction publique de la République de l'Azerbaïdjan a déposé au Parlement un projet de loi ouvrant un crédit de 4 millions de roubles pour l'envoi à l'étranger de 100 étudiants boursiers, parmi lesquels figureront des artistes. Ces jeunes gens seront tenus, leurs études terminées, de rester deux ans au moins au service de l'Etat.

UN GRAND NOM

— John Ruskin a été condamné à un mois de prison pour avoir battu un policemen à Brixton. Ce John Ruskin n'a de commun avec les arts que son métier d'encadreur — et son nom.

P. F.

Deux peintres

GOYA

Du rire, des sanglots, des spasmes, du délire,
Du néant, de l'angoisse, un branle-bas humain,
Des grappes de fœtus couronnés de jasmin, —
Et, centre du tableau, le rictus d'un satyre.

MARQUET

De grands oiseaux blancs se lèvent
A l'horizon qui s'endort
On assiste à la relève
D'un rêve doux, déjà mort.

(Ces quatrains sont d'un écrivain de dix-neuf ans, M. Jacques Darnétal. Sur des sujets de cet ordre, il a de qui tenir, étant le fils cadet de M. Georges Bernheim, dont la galerie, rue de La Boëtie, est familière aux curieux d'art.)

Paroles

A L'ATELIER

Au temps où il y avait des sous-secrétaires d'Etat aux Beaux-Arts. L'un d'eux a été conduit chez un sculpteur pour qui un achat officiel serait chose d'importance. Parmi tant de bronzes, de marbres, de plâtres, l'Excellence tergiverse. Soudain, avisant dans un coin un moulage de la Victoire de Samothrace et braquant vers elle son index :

— Voilà mon affaire! Beau morceau! Dès que vous l'aurez fini, je vous l'achète.

...Mais ses choix n'étaient pas toujours aussi heureux.

CHEZ L'ANTIQUAIRE

Le petit Henri, déjà sensible aux choses d'art, a vu à la vitrine d'un antiquaire un bibelot qui le tente. Il en demande le prix, et ce prix est un peu gros pour sa bourse juvénile. Alors lui, qui sait bien que ses vêtements coûtent moins cher que ceux de son père, sollicite :

— Faites-moi un prix d'enfant...

SUJETS POUR UN PEINTRE DE « MATERNITÉS »

Pour la seconde fois Mme D... est mère. Sa fillette, qui a déjà vu sacrifier des portées de chats, désignant le nouveau-né, interroge :

— Est-ce qu'on le garde?...

*

Et le lendemain, une petite anglaise, amie de la fillette, vient en visite. Elle considère Mme D... faire passer son nourrisson d'un sein à l'autre sein. Intriguée par ce jeu de robinets :

— Which is cold? s'enquiert-elle, and which is hot?



Au Salon d'Automne, le choix de la Commission d'achat du Musée du Luxembourg s'était porté sur ce Nu de Marquet : il est regrettable que les pourparlers, engagés tardivement, n'aient pu aboutir.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, D^r, 37, rue Gandon, Paris.